

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 43, numéro 4, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103887ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103887ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1976). Pages de journal. *Assurances*, 43(4), 348–357.
<https://doi.org/10.7202/1103887ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

21 juillet

348

On annonce le décès de Monsieur Louis St-Laurent, à l'âge de 91 ans. Avec lui disparaît un des hommes publics les plus respectés. D'une famille des Cantons de l'Est, il habitait Québec depuis longtemps où il exerçait le droit. Il avait lui aussi réalisé cette gageure de parler français avec un léger accent anglais qui lui venait de sa mère. Tandis qu'au siècle dernier, parti de Saint-Lin où son père était arpenteur-géomètre, Wilfrid Laurier avait acquis en français un accent qui le rapprochait des anglophones: déformation professionnelle plus que snobisme dans son cas, paraît-il. Cela provenait probablement de l'usage constant de l'anglais quand il fut mêlé de très près au milieu politique.

Jacques Normand a eu un mot cruel un jour qu'il monologuait au théâtre de Sun Valley, il y a quelques années. Il parlait des difficultés du français. Tout à coup, il s'arrête et dit: « La langue française est bien difficile à maîtriser, n'est-ce pas, Monsieur St-Laurent ! » C'était drôle, mais injuste, car ce dernier s'exprimait dans un français correct, mais, comme Monsieur Mackenzie King, son prédécesseur, il était ennuyeux. Règle générale un homme politique britannique (et c'est lui qui sert de modèle aux nôtres) ne doit pas rechercher l'éclat, la faconde ou l'éloquence. Ceux qui en font montre en Chambre sont généralement des Gallois (comme Lloyd George), des Écossais (comme Ramsay Macdonald) ou de rares Anglais (comme Winston Churchill, ce phénomène). Ceux-là n'hésitent pas à briser avec leur milieu où il est bien vu d'être neutre, terne, dans son premier discours à la Chambre en particulier, comme le signale André Maurois dans une de ses études sur l'Angleterre.

N'essayez pas d'être spirituel, disait à ses élèves, ce charmant professeur d'anglais que nous avions aux H.E.C. Si vous avez de l'humour, cela viendra tout naturellement. Mais surtout évitez d'être brillant dès

le début de votre discours. Ce semble être une notion générale que pratiquait Monsieur Saint-Laurent. Il s'efforçait de convaincre comme s'il était devant des juges chargés d'écouter son plaidoyer. Après la guerre, on l'appela *Oncle Louis* par opposition à l'*Oncle Joe* qui, en Russie, menait le pays avec une poigne de fer. Tous ceux qui l'ont connu ont célébré son honnêteté, sa franchise, sa droiture, tandis que ceux qui ont rappelé le souvenir de Mackenzie King ont surtout souligné les qualités d'adresse, de manœuvrier et un certain aspect *ficelle* dans ses relations avec les hommes. Ces dons permirent à ce dernier de rester longtemps à la tête de son parti. Un grand avocat racontait un jour au Montreal Club comment un chroniqueur bien connu s'y prit pour toucher la forte somme à son sujet. Il prépara une biographie aussi flatteuse qu'inattendue. Puis, comme le chèque ne venait pas, il communiqua un dernier chapitre beaucoup moins favorable. Ce ne fut pas long. Commentaires ? Je ne crois pas, car notre ami était sérieux ce jour-là et il savait ce en quoi consiste un libelle, ayant eu fréquemment l'occasion de plaider des causes où on invoquait la diffamation.

349

Les hommages rendus à Monsieur Saint-Laurent ont été nombreux. Je ne veux retenir ici que celui de son ancien secrétaire et biographe. Monsieur Saint-Laurent était un homme à l'image et à la dimension du Canada, un homme d'équipe, un homme politique dont le nationalisme canadien s'est manifesté par des projets concrets, a écrit récemment Dale C. Thomson.

Au moment des funérailles, on a eu l'impression d'une estime générale, quand le tout Ottawa diplomatique et politique est venu à Québec pour les funérailles d'État qui ont eu lieu à la basilique, centre des fastes religieux de la capitale depuis des siècles. Ont pris part au service, non seulement le cardinal et son clergé, mais un pape russe orthodoxe et des pasteurs anglicans, presbytériens et d'autres représentants des multiples religions qui existent au Canada. Ils ont tenu à dire leur admiration et celle de leurs ouailles envers un homme qui, venu tard à la politique, a apporté une notion différente de celle qu'avait eue son prédécesseur.

Cela n'empêcha pas Monsieur Diefenbaker d'ébranler les colonnes du temple quelques années plus tard, quand Monsieur C.D. Howe, à

son tour, est allé trop loin dans l'art d'imposer à la Chambre des mesures et des hommes.

Mais tout cela est du passé. Monsieur Diefenbaker a tenu à apporter son hommage au chef politique qu'il avait puissamment contribué à abattre en lançant sa meute contre lui.

Sous le titre du *Très Honorable Louis Saint-Laurent, jurisconsulte, homme d'État, innovateur en politique étrangère*, dans la *Revue du Barreau*, Jean-Jacques Lefebvre consacre une longue et intéressante biographie à M. Louis Saint-Laurent. Il montre son influence prépondérante dans l'évolution de notre politique internationale et dans nos relations avec l'Angleterre et le Commonwealth. À ce point de vue, en particulier, M. Saint-Laurent a vu juste et il a employé tout son prestige à réaliser sa politique, tout en laissant peut-être un peu trop M. C.D. Howe conduire la barque fédérale à travers vents et marées. Ce qui fut fatal à son parti quand ce dernier imposa à la Chambre certains de ses projets avec une obstination qui souleva l'ire et les foudres de M. Diefenbaker, grand pourfendeur de la politique libérale.



Monseigneur Irénée Lussier vient de mourir. Son souvenir évoque en moi bien des choses. Toute sa vie a été consacrée à l'enseignement, à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal d'abord, puis à l'Université de Montréal, puis plus tard à l'O.P.E.L.F., c'est-à-dire au groupement des universités partiellement ou entièrement de langue française.

Monseigneur Lussier était d'abord un homme d'action. Aussi, le trouve-t-on partout à l'avant-garde non pas tant au niveau intellectuel qu'à celui de l'essor matériel à une époque où il fallait des hommes prêts à se colleter avec les faits plus qu'avec les idées. Ils ont eu leur temps et leur mérite. Car se heurter à la politique, à l'époque de M. Duplessis n'était pas chose facile. Les choses changèrent avec Paul Sauvé, mais il était bien tard. À cette époque, dans l'esprit de tout le monde l'instruction et les universités recevaient toujours trop, tout en n'ayant jamais assez dans les faits. Pour le comprendre, il faut écouter

les interviews de Fernand Seguin le samedi à Radio-Canada. J'ai assisté de loin à cette grande misère de l'enseignement universitaire. Aussi sais-je que tout ou presque tout ce que disent les invités de M. Seguin est vrai.

Le professeur Michel Brunet a rendu hommage, dans *le Devoir*, au recteur qui a donné un magnifique essor à son université, avant de faire place à un laïque. Il avait compris que l'université devait cesser d'être ecclésiastique pour que les laïcs puissent y jouer un rôle de premier plan. Je suis d'accord avec M. Brunet pour rendre à Mgr Lussier ce dernier hommage.

351



J'ai parlé tout à l'heure de libelle. Je me rappelle, à ce sujet, une conversation que j'ai eue avec Me Antonio Perrault, il y a bien longtemps. La diffamation, disait-il, est une chose et la preuve en est une autre. Pour obtenir un jugement favorable à celui qui l'invoque, il faut d'abord démontrer un préjudice matériel. Or rien n'est difficile comme d'en préciser l'importance. À tel point que le tribunal peut admettre qu'il y a matière à libelle, tout en n'accordant qu'une mince indemnité à celui qui en est l'objet.

Si Antonio Perrault était un grand avocat, il était aussi un homme de cœur, comme le rappelle le Chanoine Groulx dans ses Mémoires.

28 juillet

Faut-il taper sur la table pour obtenir quelque chose de valable auprès des gouvernements, par les temps qui courent ? Je le crains. Exemple: les résultats obtenus au cours de la récente conférence de Calgary et, en particulier, le droit pour les provinces de détenir une part du capital d'un établissement bancaire, sans aller cependant jusqu'à l'émission des billets de banque.

À l'occasion de cette conférence, les premiers ministres de l'Ouest ont réclaté avec vigueur des mesures destinées à leur permettre de lutter à armes égales avec l'Est du Canada et surtout avec l'Ontario centralisateur. On les a écoutés parce qu'ils représentent l'Ouest con-

servateur au fédéral et N.P.D. au provincial, qu'on voudrait faire rentrer dans le giron libéral. Dans l'ensemble, on leur a promis sinon des mesures précises du moins un accueil plus favorable.

L'Ouest marchera-t-il, au sens électoral le plus étroit du mot ? C'est ce qu'espèrent le parti libéral et son chef, détendu, souriant, devenu souple comme on ne s'y attendait pas devant sa majorité à reconquérir.

352 Ce ne doit pas être facile de diriger un pays qui mesure quatre mille milles, d'une côte à l'autre, quand on ne veut pas avoir recours à la force. Depuis les élections d'octobre 1971, Monsieur Trudeau a montré d'étonnantes ressources de souplesse et des qualités d'équilibriste dont on ne le croyait pas capable. C'est qu'il est intelligent et qu'il veut rester en place.



Dans un journal, un lecteur récemment reprochait à un député d'être partisan « de l'assassinat officiel », parce qu'il était contre l'abolition de la peine de mort. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse discuter avec sérénité de cette question très grave ? Et pourquoi faut-il aussi qu'on devienne pour certains un imbécile ou un être au *cœur dur ou sans entrailles*, parce qu'on ne peut se convaincre qu'on doit supprimer la peine de mort, que le criminel a droit à des voyages de repos pendant son terme d'emprisonnement, qu'on doit lui permettre de jouer au golf, d'aller à la pêche, bref d'avoir la vie normale d'un bon bourgeois qui n'a ni volé, ni tué, ni commis un *hold-up* ? Toute chose dont la société elle-même est responsable. Ce serait un peu risible si ce n'était dramatique dans certains cas. On en arrive ainsi à dépenser pour un criminel récidiviste beaucoup plus que pour certaines gens dont le crime est de n'en avoir commis aucun. Je déraisonne en m'exprimant ainsi ? Peut-être pas !



Tout à l'heure, Fernand Seguin nous a présenté à la radio Gustave P. Je le connais depuis longtemps. Mais c'est peut-être depuis que je l'ai entendu parler de ce qu'il a voulu et de ce qu'il a accompli que je le comprends mieux. Biologiste, il s'est intéressé aux poissons et au

milieu physique dans lequel ils doivent vivre, si l'on veut qu'ils continuent à peupler lacs et rivières pour le plus grand plaisir des pêcheurs. Il sait ce qu'il leur faut pour s'être penché sur leur habitat depuis longtemps. Il connaît leurs habitudes, leurs combats, leurs besoins. Il sait qu'il est inutile de vouloir faire coexister la truite là où il y a de la perchaude, de la carpe ou du brochet. Partant de là, il s'est dit, vidons le lac de ces éléments perturbateurs et d'une valeur bien faible, et réensemencions-le avec des poissons jeunes qui seront là par les années suivantes si les eaux ne sont pas polluées et si les rapaces ou les hommes ne les détruisent pas. Pour cela, il a eu recours à l'avion déposant les alevins et les petits poissons du haut des airs. Il nous a expliqué ses expériences du onzième étage de l'immeuble Langelier à Montréal: les poissons tombant dans une mince couche d'eau ou de boue et restant en vie malgré le choc. D'une expérience à l'autre, d'un succès à l'autre, en ne cachant pas les hésitations, les insuccès et les demi-succès, il nous a permis de suivre son travail de chercheur, à qui l'Université donnait peu parce qu'elle avait peu à distribuer, sous les Premiers ministres qui se sont succédé à Québec.

Certains se sont méfiés, au début, de cet homme intelligent, plein d'idées bousculantes, innovatrices, qui avait le courage de les pousser jusqu'au bout parce que rien ne le rebutait. Il a été longtemps l'image du chercheur qui sort des sentiers battus mais qui, comme la plupart des êtres originaux, bouleverse ceux qui ont besoin de calme, de logique, d'imaginer des routes balisées et non des sentiers sinueux, pour arriver à un but. Alors que des hommes comme G.P. voient le poteau d'arrivée, mais sans trop savoir comment ils y parviendront, tant leur méthode de travail n'est jamais tout à fait au point. Tous les types d'êtres humains sont nécessaires à une société: les brouillons, les calmes, les têtus, les enracinés, comme les nomades et les trépidants. Toute sa vie, G.P. a été de ces derniers. Il a été parfois exaspérant ou inquiétant, mais toujours utile. C'est cela qui ressort de cette entrevue que lui demande Fernand Seguin, sagace, assez pénétrant, tenace comme un enquêteur du *Watergate*. Il ne laisse pas son interlocuteur se perdre dans les détails, il le ramène dans la voie qu'il lui a tracée. Plus jeune, il a travaillé avec la plupart de ceux qu'il nous présente. Et c'est cela qui donne tant d'intérêt à cette heure du samedi.

29 juillet

Ce matin, j'ai vu à la Galerie Gilles Corbeil une belle toile d'Adrien Hébert, qui représente la maison d'été de son père à Sainte-Rose. Je suis d'accord avec ceux qui préfèrent ses paysages de campagne aux installations portuaires qui l'attiraient comme une des belles réalisations de l'homme au Canada.

354

J'ai profité de l'exposition pour acheter une aquarelle de Georges Delfosse. Elle représente un parc de Paris — le Luxembourg ou les Tuileries, peut-être un coin de Versailles. Ce qui m'a plu, c'est la couleur assez vive que le peintre emploie, lui qui généralement faisait un peu neutre. Je la mettrai dans ma chambre, au-dessus de deux pochades qui sont à peu près de la même époque: l'une de Jean-Baptiste Lagacé et l'autre d'Henri Beau.



Dans un livre sur Philippe Hébert, Bruno Hébert rappelle que Lagacé et Hébert ont été parmi les élèves de Napoléon Bourassa, à l'époque où celui-ci accueillait de *jeunes apprentis*. Ils l'aidaient à construire la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, rue Sainte-Catherine, que, fort heureusement, on se contentera d'entourer des bâtiments nouveaux de l'*Uqam*. Si la chapelle a les défauts de Bourassa et de son époque, elle reste comme un agréable souvenir d'autrefois et comme une construction qui a été au point de départ de la carrière de plusieurs artistes.

Parmi les *apprentis*, il y avait mon grand oncle Chartrand, qui, par la suite, travailla avec le curé Bourgeau: architecte excellent et un peu janséniste d'inspiration, mais aussi prêtre de l'évêché de Montréal. Mgr Bourget voulut lui imposer la construction de la cathédrale, à l'image de Saint-Pierre. J'ai noté ailleurs que Bourgeau resta huit jours à Rome et revint à Montréal en disant à son évêque que jamais il ne se prêterait à pareille entreprise. Ce n'est qu'une fois les travaux commencés par un quelconque frère ignorantin qu'il accepta de seconder celui qui avait eu l'audace d'entreprendre une œuvre qui le dépassait. Sur l'insistance de son évêque, le curé Bourgeau ne put refuser davantage de se mettre

à la tâche. Ce qui est une autre indication de ce qu'était Mgr Bourget: une volonté de fer alliée à l'incompréhension de certains impératifs.



Le maire de Montréal a confirmé qu'Ottawa venait de voter la loi relative aux Jeux Olympiques de 1976. Quelle ténacité il a, cet homme au crâne ovoïde qui se prête à la caricature et quelles initiatives il a eues depuis quelques années pour faire valoir sa ville !

Il ne veut pas admettre que le crime organisé continue d'y prospérer. Aux dernières élections, il a utilisé comme argument électoral que le sang coulerait dans la rue. Tout cela est détestable. Mais il faut admettre qu'il agit avec une extraordinaire ténacité et avec des vues assez larges sur la vie et l'expansion de sa ville. Cela ne l'a pas empêché de faire quelques erreurs spectaculaires. Mais que vaut-il mieux: être prudent et négatif ou voir grand et marcher vers le but sans se préoccuper des critiques tant que le résultat n'a pas été obtenu ? Si elle lisait cela, *** bondirait car, comme tous les purs, elle est parfois intranquillante; ce qui fait son charme différent, mais pas celui que l'on chantait, il y a quelques années.

355



Comme tous les dimanches, le maire Drapeau dialogue avec ses électeurs à la télévision du Canal 10. Comme ce doit être assommant de répondre aux questions de ces braves gens qui se plaignent de ce qui les touche directement (trottoirs, enlèvement des ordures, arbres trop ou pas assez touffus, arrêt ou absence d'arrêt obligatoire au coin de leur rue, etc.). Tout cela doit être exaspérant à la longue. Le maire tient le coup, cependant, car il s'agit de montrer au contribuable qu'il se préoccupe de lui et de ses petites misères, et non seulement des Jeux Olympiques et des grands projets de la ville.

Parmi ses interlocuteurs, il y a des timides, des braves gens, des tenaces, des obstinés, des gens sincères et, aussi, ceux qui veulent le faire tomber dans une chausse-trape. Avec tous, il est poli. À certains moments, on sent l'agacement mais, dans l'ensemble, il donne l'impression d'une grande urbanité mise au service de l'intérêt général. Avec ses

défauts, il est sûrement le maire le plus intéressant que nous ayons eu depuis bien longtemps.



356

Orford, colline, presque une montagne dans les Cantons de l'Est. C'est un centre de ski et de sports d'été, mais également un endroit où se trouve l'établissement des Jeunesses Musicales: école de musique fondée par Gilles Lefebvre. Il l'a créée, mais surtout il l'a maintenue. Et c'est ainsi que, de ses cabanes du début, il a fait non un endroit où de grands ensembles, l'été, exécutent de la musique, comme l'orchestre de Boston par exemple, mais un lieu où professeurs et élèves se réunissent pour enseigner ou apprendre. Ils sont logés dans de petits bâtiments où le confort s'est installé petit à petit. Dans de plus grands immeubles, à l'acoustique bien étudiée, on accueille le public.

Le centre d'Orford est un autre exemple de ce que peut l'homme intelligent qui attire autour de lui les bonnes volontés, doublées d'un savoir-faire véritable. Il ne s'agit pas d'hommes ou de femmes d'œuvres, comme on disait autrefois, mais d'hommes ou de femmes qui, moyennant une rémunération raisonnable, acceptent d'enseigner et de faire bénéficier les jeunes de leur formation dans un cadre sylvestre, qui ne les éloigne pas de leurs goûts et de leur compétence. Ici, on n'enseigne pas le golf, la pêche ou la chasse: sports d'hommes actifs, mais la musique, nourriture des intellectuels; chaque discipline étant dosée suivant un plan arrêté à l'avance. Rien n'empêche un intellectuel, il est vrai, de se livrer au noble jeu du golf et d'y exceller, tout en se livrant au jeu délicat de la flûte avant ou après les *dix-huit trous*. Si certains réussissent dans l'art de la fugue, ils trouvent à Orford une atmosphère propice à leur talent — ce qui ne les empêchera pas d'aller ensuite à Magog ou dans les environs goûter aux plaisirs des sports. Mais s'ils veulent rendre au dieu Pan l'hommage qu'il mérite, il leur faut sans doute pratiquer modérément le *dix-neuvième trou*, qui n'est pas favorable, du moins dans l'immédiat, à l'art de la fugue.

11 septembre, à Monte-Carlo

Dîner au *Pirate*, avec nos amis Redier. Chaque année, ils réunissent le gratin de la réassurance dans ce restaurant, installé sur la plage à

Menton. Le pirate est un Espagnol, grand, bien bâti, cynique, auprès de qui se trouve une *piratesse*, plus jeune chaque année. Malgré sa vie un peu dissolue, mais à laquelle nous n'avons rien à voir, il tient le coup et, d'année en année, nous le retrouvons à la barre, menant ses gens à la trique, mais obtenant d'eux qu'un repas excellent, cuit sur la braise en face de nous, soit servi rapidement et bien quel que soit le nombre des convives. Il a le sens de la mise en scène. Nu jusqu'à la ceinture, il porte des bijoux d'or et, de la troisième marche de l'escalier, il mène ses gens comme il le ferait du haut de la dunette d'un navire.

357

Nos hôtes nous accueillent au bas de l'escalier mal éclairé. Comme on lui tend des mains qu'elle serre et un plateau chargé de verres de sangria, dans lequel elle se sert, Germaine manque la marche, s'allonge de tout son long au milieu des éclats de verre brisé et reçoit sangria et morceaux de fruits sur la tête et dans l'ouverture de son corsage. Un instant j'ai cru qu'elle s'était blessée. Heureusement, il n'en était rien. Après quelques minutes, prises pour enlever les vestiges sangrisesques, elle vient nous retrouver souriante, en Biron qui se contraint. Nos amis l'ont trouvée bien crâne de reprendre la conversation au point où elle l'avait laissée; même si, comme elle le dit elle-même, sa dignité en avait reçu un bon coup. Elle ajoute, de façon amusante: « Mais n'oubliez pas qu'on n'insulte pas une femme qui tombe ».

Jamais deux sans trois, dit-on. Pour commencer, nos amis Grémaud, qui nous avaient amenés au *Pirate*, ont vu leur auto tomber en panne. À la fin du repas, en lançant des serpentins, quelqu'un renversa le pot de fleurs en face de moi et l'eau se répandit sur mon pantalon.

Ainsi se termina cette soirée que d'autres prolongèrent tard dans la nuit au point d'avoir l'air un peu vaseux le lendemain. En les voyant arriver à la plage, je dis à certains: « Messieurs, vous me donnez l'impression d'avoir passé la nuit sur la corde à linge ». Ils ont ri de ce canadianisme, assez amusant d'ailleurs.

Le *Pirate* est une étape reconnue maintenant dans les travaux et les jeux du Rendez-vous, qui, cette année encore, a réuni quelque quatorze cents personnes venues de tous les azimuts.